

**TEXTE 9 : LEIBNIZ (1646-1716), « Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées », 1684.**

Une connaissance est ou *obscure*, ou *claire* ; une connaissance claire est ou *confuse* ou *distincte* ; une connaissance distincte, *inadéquate* ou *adéquate* ; et, en outre, ou *symbolique*, ou *intuitive* ; et celle qui est à la fois adéquate et intuitive est tout à fait parfaite. Une notion est *obscure*, qui ne suffit pas à la reconnaissance de l'objet qu'elle représente : soit le souvenir de quelque fleur, ou d'un animal que j'aurais vu autrefois, mais pas assez pour reconnaître l'exemplaire donné et pour le distinguer d'un exemplaire voisin [...]. Une connaissance est donc *claire*, si j'ai par elle la possibilité de reconnaître l'objet qu'elle représente, et, à son tour, elle est confuse ou distincte. *Confuse* : quand je ne peux énumérer séparément un nombre de caractères suffisants pour distinguer l'objet des autres objets, bien qu'il ait en réalité de tels caractères, et qu'il possède des éléments en lesquels on pourrait analyser sa notion : tels les couleurs, les odeurs, les saveurs, et les autres objets propres aux différents sens ; nous les connaissons, certes, assez clairement, et nous les discernons les uns des autres, mais par le simple témoignage des sens, et non, à vrai dire, par des caractères exprimables ; nous ne pouvons, par exemple, expliquer à un aveugle ce qu'est le rouge ; ce sont là choses que nous ne pouvons aussi rendre manifeste à d'autres, sauf en les conduisant en présence de l'objet pour qu'ils voient, sentent et goûtent comme nous, ou bien, tout au moins, en faisant appel à leur souvenir d'une perception de même nature. [...] De même, nous voyons les peintres et les autres artistes capables de reconnaître exactement une œuvre bonne ou mauvaise, sans pouvoir cependant rendre raison de leur jugement ; si on leur pose la question, ils disent que dans ce qui leur déplaît, ils réclameraient un *je ne sais quoi*. Par contre une notion *distincte* ressemble à celle que les essayeurs de métaux ont de l'or ; ils l'obtiennent par des caractères et des moyens de contrôle qui suffisent à le distinguer de tous les corps analogues ; il en est de même de nos notions communes à plusieurs sens<sup>1</sup>, comme celle du nombre, de la grandeur, de la figure ; de même, d'un grand nombre d'affection de l'âme, comme l'espoir, la crainte ; ou, en un mot, de tout objet d'une *définition nominale*, simple énumération des caractères suffisants. Cependant, on a aussi une connaissance distincte d'une notion indéfinissable, quand celle-ci est primitive, à savoir quand elle est elle-même sa propre marque ; autrement dit quand elle est inanalysable, intelligible seulement par soi, et, enfin, n'a nul besoin d'éléments nécessaires à son explication. Soient maintenant les notions composées. Pris un à un, les caractères qui les composent peuvent être connus parfois clairement, sans doute, mais en même temps, confusément, comme sont la densité, la couleur, l'action de l'eau-forte, et tout ce qu'on sait d'autre sur l'or : une telle connaissance peut être distincte ; elle est quand même *inadéquate*. Mais quand tout ce qui rentre dans une notion distincte est, à son tour, connu distinctement, autrement dit, lorsque l'analyse est bien poussée jusqu'à son terme : la connaissance est *adéquate* ; et je ne sais si les hommes peuvent en donner un exemple parfait ; cependant, la connaissance des nombres en approche fort. Mais souvent, surtout dans une analyse un peu longue, nous ne saisissons pas l'objet de la pensée, d'un seul coup, dans toute sa nature, mais à la place nous utilisons des signes, et nous omettons d'habitude, par abréviation, de préciser dans notre conscience présente leur conception explicite, sachant, ou croyant, que nous l'avons en notre pouvoir. Soit ma pensée d'un chiliogone, ou polygone de mille côtés égaux ; je ne considère pas toujours en elle la nature du côté, ni de l'égalité, ni du nombre mille ou cube de dix ; mais ce sont ces mots-là (dont le sens, s'il se présente à l'esprit, le fait en tout cas obscurément et imparfaitement), que j'emploie, au lieu des idées correspondantes ; je les emploie parce que je me rappelle posséder leur signification, et que, de plus, leur conception explicite n'est pas immédiatement nécessaire. Cette pensée, j'ai coutume de l'appeler *aveugle*, ou encore *symbolique* ; c'est celle dont nous usons en algèbre et en arithmétique, et même presque en toutes choses. Assurément, quand une notion est très complexe, nous ne pouvons penser du même coup toutes les notions qu'elle renferme : quand cependant la chose est possible, ou du moins, pour autant qu'elle l'est, j'appelle cette connaissance *intuitive*.

<sup>1</sup> Ce sont les « *sensibles communs* » d'Aristote : la grandeur ou le mouvement par exemple peuvent être appréhendés par la vue ou par le toucher, et ne sont donc pas « propres » à un seul sens.